

CAUSERIE

EN WAGON

Aujourd'hui, chers lecteurs et lectrices fidèles,
Ne vous attendez pas à lire des nouvelles
De Castelsarrasin, Moissac ou Montauban ;
Désertant la maison et les bruits de la rue,
Je vais aux champs pousser le soc de ma charrue,
Car la voix des scrutins m'a brisé le tympan.

Fuyons au loin!... Tandis que la vapeur m'entraîne,
Je me dis, somnolent : « Oublions toute haine
« Et toute passion :
« Affaires, politique, et lutte et controverse. »
Et je jette une strophe au wagon qui me berce
A chaque station.

Maudissant le sifflet de la locomotive,
Rapides, je vois fuir, dans ma course hâtive,
Maisons, champs, fleuves, bois, et les monts et les vaux.
Je me rappelle alors la lourde diligence
Qui, jadis, nous traînait, lentement, en cadence,
Vers Paris, en huit jours, au pas de ses chevaux.

Lors, du temps, et pour cause, on était moins avare ;
Chaque époque a ses lois... Eh bien ! quand je compare
 Au passé le présent,
Je me dis : « Nous vivons beaucoup plus que nos pères ;
« Le sol est plus fécond, les travaux plus prospères ;
 « Le temps est de l'argent. »

Sans chemins, et forcés de consommer sur place,
Par un été stérile ils portaient la besace,
Les hommes d'autrefois, à la glèbe attachés ;
Tandis que, regorgeant de moissons, de vendanges,
Leurs voisins remplissaient leurs celliers et leurs granges,
Sans pouvoir s'enrichir, faute de débouchés.

Après avoir brillé sur ce triste régime,
Les siècles ont passé... Soudain, réveil sublime
 De notre humanité,
Des préjugés anciens se déchire le voile,
Et l'éclair de la foudre à nos regards dévoile
 LA SAINTE LIBERTÉ !

Libre est le citoyen, et l'industrie est libre ;
Libre surtout le sol. Avant peu, l'équilibre
S'établit, tout-puissant, dans les mœurs, dans les lois.
La pensée, elle encor, est libre. Émancipée,
Elle tient dans ses mains une plume, une épée,
Pour instruire le peuple et défendre ses droits.

Spectacle éblouissant ! l'humaine conscience
Se dégage, et l'on voit le travail, la science,
 Une main dans la main,
Fouillant les profondeurs, escaladant les nues,
Du progrès, à travers des steppes inconnues,
 Nous frayer le chemin.

Le pivot social vient de changer de place.
Le moderne héros n'est plus sous la cuirasse :
Il est sous l'humble veste ou sous le bourgeron.
Dans la mine, un soldat obscur de l'industrie,
Ou dans l'atelier, tombe et meurt pour la patrie,
Sans qu'un rayon de gloire illumine son front.

Qu'importe ! Il souffre, il lutte, il accomplit son œuvre,
Œuvre utile pour tous, qu'il soit à la manœuvre
 Ou bien au gouvernail ;
Du fond de son usine il enrichit le monde,
Et sur l'ordre et la paix, pour l'avenir, il fonde
 Le règne du travail.

Mêlant, dans vos labeurs, vos larmes et vos joies,
A l'œuvre, pionniers !... Ouvrez les grandes voies ;
Là suspendez des ponts, là creusez des canaux ;
Par des réseaux féconds joignez les mers lointaines ;
Centuplez vos efforts par la vapeur !... Vos chaînes
Se rouillent chaque jour et perdent leurs anneaux.

Sur les rails, sur les flots, la chaudière bouillonne,
Et la vapeur ardente, ô prodige ! sillonne
 Les continents, la mer ;
Et, prodige bien plus éclatant ! la pensée,
Sur un fil, dans l'espace, au loin s'est élancée,
 Plus prompte que l'éclair.

Entre les nations il n'est plus de distance.
Les peuples, qui luttèrent souvent pour l'existence,
De la famine enfin ne sont plus soucieux.
Le besoin, l'intérêt, féconds auxiliaires,
Les unit, les rapproche et les rend solidaires,
Comme s'ils ne formaient qu'un peuple sous les cieux.

Et la production prend un essor étrange ;
L'effort naît de l'effort, l'échange suit l'échange,
 Et l'effort centuplé,
Ainsi que la vitesse engendrant la vitesse,
Produit à l'infini la vie et la richesse,
 Travail accumulé.

Le passé, sans comprendre, assiste à ce spectacle
Et le siffle... Qui donc a produit ce miracle,
Ce développement cher à notre fierté?...
C'est de la volonté la grande inspiratrice,
Du vieux génie humain, c'est la force motrice,
Mère de l'action ; oui, c'est toi, *Liberté!*

Que chacun pense, parle, agisse dans la vie,
Sans voir sa conscience opprimée, asservie,
Un jour, un seul moment !
Dans la société, pour créer l'équilibre,
Il faut le citoyen libre dans l'État libre,
Le self-gouvernement.

Du grand jour qui doit luire on ne voit que l'aurore.
Les biens réalisés sont peu de chose encore
Après de ceux, plus grands, que promet l'avenir,
Quand, par l'instruction la raison élargie,
Chacun mettant en jeu sa virile énergie,
Libre, suivra sa voie et pourra la choisir.

De notre indifférence, hélas ! que de victimes !
Que d'hommes de génie et d'inventeurs sublimes,
Pour notre châtement,
Qui sont morts sans pouvoir se révéler !... La pierre,
Le caillou méprisé, des mains du lapidaire
Fût sorti diamant.

Quels trésors précieux perdus par notre faute !...
Pour réparer nos torts, une charge très-haute
Nous incombe, et la charge est pour nous un devoir :
Sur le front de tous ceux qu'atteignait l'anathème,
Nous avons à verser l'eau sainte d'un baptême :
Ce baptême se nomme : *Instruction, savoir.*

Sans lui, nous ne pouvons être libres... En somme,
Il faut lutter encor pour le bonheur de l'homme ;

Mais il est patient.

Jadis, la liberté fut au ciel exilée ;

On la montre aujourd'hui, comme on montre, voilée,

La femme en Orient.

Et, dans un certain monde, on s'effraie et l'on tremble

A son nom, qui remplit nos cœurs de joie ! Il semble

Que son divin prestige et sa beauté font peur.

Sur les flots de la vie, elle est pourtant l'étoile

Qui nous dirige au port. Otons-lui donc son voile ;

Osons la contempler dans toute sa splendeur.

Chaque époque a ses lois. Aux volontés d'un maître,

Tous les peuples ont dû bien longtemps se soumettre,

Vaincus ou triomphants ;

— Paix à ces jours maudits qui furent nécessaires ! —

Mais ils ont dépouillé les langes, les lisières,

Attributs des enfants.

Libres, hors de tutelle, avant quelques années,

Ils voudront, dirigeant leurs propres destinées,

Réaliser, créer l'état républicain.

La pensée est en marche, elle se développe.

Déjà la vieille Europe

S'ébranlé et tend ses bras au peuple américain.

.
.
.
.
.
.

Hélas ! j'avais promis — la chose est peu pratique —
De ne pas m'occuper d'affaire politique ;

L'instinct est le plus fort.

Au fait, on le sait bien, tout chemin mène à Rome.

L'homme va vers la femme, et la femme vers l'homme,

Et l'aimant vers le Nord.

Excuse, ami lecteur, un causeur peu commode
Qui t'annonce une épître et qui t'adresse une ode.
Quand jaillit l'étincelle, il s'échauffe et prend feu...
Que veux-tu?... Par ce temps de pauvreté morale,
La muse aime à planer dans sa sphère idéale.
Elle sera plus sage une autre fois... Adieu!...

J. M.-L.

Le propriétaire-gérant: J. VIDALLET.

